

Rosa MONTERO, *La chair (La Carne, 2016)* Editions Métailié, Paris, 2017

(Extraits)

- Tu n'es pas idiot, dit Soledad. Je pense parfois que c'est essentiellement le besoin d'amour qui fait tourner le monde. J'ai vu il y a peu un magnifique opéra de Britten sur ça. *Mort à Venise*. Tu as entendu parler de *Mort à Venise* ?

-Non.

-C'est un roman d'un écrivain très célèbre, décédé maintenant : Thomas Mann. Il a gagné le prix Nobel. Puis on en a aussi fait un film très connu, réalisé par Visconti. Mais je voulais te parler de l'opéra. Je l'ai adoré. Le héros est un écrivain célèbre d'Europe centrale, un homme âgé, traditionnel et sérieux. Tout se passe au début du XXe siècle. Il s'appelle Aschenbach. Il s'habille très sobrement, c'est l'incarnation même de la respectabilité. Et il se trouve qu'il est bloqué dans l'écriture de son roman et qu'il décide de passer l'été à la plage, au Lido, à Venise, pour voir s'il retrouve l'inspiration. Sur le bateau, il voit un vieil homosexuel, braillard, efféminé, avec des habits très tape-à-l'œil et tout maquillé. Aschenbach en est écoeuré. Mais il arrive enfin au Lido, et il s'installe au Grand Hôtel et il descend à la plage, tout habillé, s'asseoir sur une chaise, comme les gens de la bourgeoisie faisaient en ce temps-là. Et sur la plage il découvre un adolescent d'environ quatorze ans, blond, élancé, la tête pleine de boucles que le vent décoiffe. Il est polonais, il est à l'hôtel avec sa mère et ses sœurs et il s'appelle Tadzio. Il est très beau. Pense à l'animal le plus beau que tu puisses imaginer et Tadzio est comme ça. Un jeune cerf. Et sa vue blesse Aschenbach comme un éclair. Il se retrouve pris, envoûté, amoureux.

- Alors il était homosexuel ?

-Non. C'est-à-dire qu'il ne se l'était sûrement jamais permis. C'est un personnage de la haute société, rigide et formel et très conventionnel. L'auteur du livre, Thomas Mann, vivait quelque chose de semblable, c'était un homme très célèbre et obsédé par la respectabilité. Il était marié et avait des enfants mais il était attiré par les hommes, cependant je crois qu'il ne s'est jamais autorisé à les aimer. De là que *Mort à Venise* ait beaucoup à voir avec sa propre vie. Et c'est exactement ce qui arrive à Aschenbach, il ne veut pas se reconnaître. C'est pour ça que, lorsqu'il voit Tadzio, il est terrifié par la force de ses sentiments. Non seulement il s'agit d'un homme, mais en plus c'est un enfant, une passion doublement infâme et interdite. Mais il ne peut empêcher son cœur de s'enflammer. Il finit le premier acte en criant un déchirant je t'aime. En le criant à l'air, à personne, à lui-même. Simplement en l'admettant.

Adam avait cessé de manger et la regardait, fasciné, sans cligner des yeux, on aurait presque dit sans respirer, pris par son récit. Soledad se sentit puissante, elle se sentit séductrice. ..La

directrice de la bibliothèque avait peut-être raison quand elle disait qu'elle était très narrative. Si seulement elle était capable d'écrire. Si seulement elle était un peu moins lâche et avait l'audace d'écrire un livre (...)

-Alors les choses se compliquent parce qu'une épidémie de choléra éclate à Venise. Les autorités tentent de la dissimuler parce que c'est une ville touristique, mais la maladie progresse. Le barbier informe Aschenbach de l'épidémie et lui conseille de quitter Venise avant d'être contaminé ou qu'une quarantaine soit imposée. Mais Aschenbach n'arrive pas à imaginer ne plus voir Tadzio. D'ailleurs, c'est tout ce qu'il fait, le regarder de loin. Il sait que c'est une passion interdite. Il sait qu'il ne pourra jamais en faire une réalité. Il ne parle jamais avec l'adolescent. Pas un seul mot. Il le regarde simplement. Et le fait est que les touristes les plus futés commencent à partir, mais la mère de l'enfant, qui ne comprend pas l'italien, ignore qu'il existe une épidémie et reste au Lido. Aschenbach se dit qu'il devrait la prévenir pour qu'ils s'en aillent. Mais il ne le fait pas. Il est en train de mettre en danger la vie de son bien-aimé et sa propre vie. Le Grand Hôtel se vide peu à peu, tandis qu'Aschenbach descend pas à pas tous les échelons de son désespoir et de son tourment. Le barbier lui teint les cheveux et le maquille, louant son apparence juvénile. Mais il n'a pas l'air juvénile, plutôt pitoyable, un vieil homosexuel ridicule peinturluré et pomponné, comme celui qu'il avait vu au début de l'opéra sur le bateau et qu'il avait exécuté. Aschenbach a tout sacrifié pour Tadzio, son prestige, sa carrière, sa réputation. Y compris le respect qu'il avait pour lui-même. Il a tout sacrifié en échange de rien, juste pour pouvoir entrevoir sa beauté, juste parce qu'il l'aime. Les jours passent... Tous les hôtes de l'hôtel sont partis et la mère du garçon est finalement en train de préparer leurs valises. Tadzio est sur la plage pour la dernière fois ; Aschenbach, malade et très affaibli, s'assied dans l'un des transats et contemple son bien-aimé qui s'éloigne en direction de la mer. Et c'est ainsi, en le regardant, qu'il meurt.

-Aschenbach meurt ?

-Oui, il meurt là, tout seul, dans l'une de ces chaises longues à rayures prétendument joyeuses mais qui sont maintenant d'une tristesse infinie parce que toute la plage est vide, et il meurt dans son costume ridicule et tape-à-l'œil et avec tout son maquillage à moitié coulé de vieille folle. (...) (pp. 73-75)

Néanmoins, Soledad pensait fréquemment qu'elle aurait pu, elle aussi, avoir une vie normale. A présent, longtemps après, elle comprenait bien la crainte de Pablo. C'était un brave garçon ; tout semblait indiquer qu'elle lui plaisait assez et qu'il l'aimait. Mais il avait vingt ans et avait été terrorisé par le besoin volcanique de Soledad. Si seulement elle avait été moins anxieuse ; si seulement elle avait laissé la relation croître naturellement, peut-être auraient-ils fini par se fiancer, se marier, avoir des enfants. Ah, ces mille et une autres vies possibles qui s'ouvraient comme la queue d'un paon autour de notre existence, toutes ces

modifications de notre destin qui auraient pu avoir lieu en changeant rien qu'un petit détail. En fait, peut-être les choses s'étaient-elles passées ainsi dans un autre monde, peut-être avait-elle épousé Pablo dans un univers parallèle de ce multivers dans lequel nous vivons. Soledad avait lu dans un article sur la physique quantique que les électrons avaient la propriété curieuse de pouvoir se trouver dans deux endroits différents en même temps. D'où le paradoxe du chat de Schrödinger, une expérience imaginaire qui consiste à supposer que l'on place un chat dans une boîte avec une bouteille de gaz empoisonné qui a cinquante pour cent de chances de s'ouvrir ; selon la théorie quantique, tant que le chat se trouve dans la boîte et que nous ne le voyons pas, il est à la fois vivant et mort dans deux dimensions superposées. Parfois, Soledad essayait de se consoler de l'étroitesse du destin individuel en imaginant ces autres possibilités, ces autres vies fantasmagiques. Maintenant qu'elle y pensait, quand Rosa Montero parlait d'inventer d'autres réalités, peut-être ne s'agissait-il que de cela. Peut-être que la romancière était une surfeuse dans un autre univers. Et pareil pour Philip K. Dick, quand il imaginait d'autres vies. Ou Maupassant. Et elle, Soledad, peut-être était-elle en train de pleurer maintenant son veuvage précoce de Pablo quelque part. (pp.163-164)